

## Au Salon Paris Photo, le succès des artistes iraniens

Leur production, encore dépréciée en Iran, est de plus en plus prisée sur le marché international.

Le Monde | 19.11.2009 à 15h43 • Mis à jour le 19.11.2009 à 15h43 |

Par Claire Guillot

Aux côtés des pays arabes, l'Iran a, cette année, les honneurs du Salon Paris Photo, la grande foire internationale consacrée à l'image fixe. Deux galeries de Téhéran y sont invitées, tandis que des galeries françaises présentent des artistes iraniens - exilés ou résidant encore dans le pays - dans la foire ou en parallèle. Ce n'est pas un hasard : après une longue période d'isolement, l'art contemporain iranien a désormais la cote.

Les oeuvres des stars nationales atteignent des prix élevés. Ainsi, à partir de vendredi à Paris Photo, les images en noir et blanc de la série «Road» du cinéaste Abbas Kiarostami sont proposées 000 30 euros pièce par la galerie britannique Purdy Hicks. Certes, Shirin Neshat, - photographe et vidéaste couronnée par un Lion d'argent à la Mostra de Venise cette année - n'est pas à Paris Photo. Mais la star des artistes iraniens présente sa récente série à Paris, chez le galeriste Jérôme de Noirmont. «Ses pièces les plus connues, de la série «Women of Allah», où elle a recouvert son corps de poèmes persans calligraphiés, ont connu une hausse régulière, explique le galeriste, qui la suit depuis 1999. Les grands formats se vendent de 000 50 à 000 120 euros.» Un record a même été atteint lors d'une vente aux enchères en 2008, où une image a atteint 000 265 dollars.

Une centaine de galeries

C'est sous l'ère du président Mohammad Khatami (2005-1997) que l'art contemporain iranien a véritablement pris son essor : après des années de répression, le dirigeant a desserré l'étreinte sur la société civile. «Khatami a recruté un nouveau directeur du musée d'art contemporain de Téhéran, Alireza Sami Azar, qui a beaucoup promu les artistes iraniens à l'étranger», raconte Simin Dehghani, de la galerie iranienne Assar Art, invitée à Paris Photo. Résultat, les expositions internationales se sont multipliées. A Téhéran, les galeries ont fleuri - on en compte une centaine aujourd'hui. Et le marché a suivi. Lors d'une vente aux enchères organisée par la maison Christie's à Dubaï, en avril 2008, les artistes iraniens ont vu le prix de leurs oeuvres exploser. «L'art contemporain iranien a élargi son public, des acheteurs du Golfe et des expatriés iraniens se sont mis à acheter»,



خواجہ شمس الدین محمد بن بہاء الدین حافظ شیرازی، شاعر سنی ۸۰۰ ش.

explique Anahita Ghabaian-Ettehadieh, de la galerie Silk Road à Téhéran, invitée par le Salon Paris Photo. Une envolée des prix, qui a été depuis tempérée par la crise mondiale.

Dans ce bouillonnement, la photographie a connu un sort à part. D'après Anahita Ghabaian-Ettehadieh, également directrice artistique du festival parisien Photoquai, «dans le monde arabe et en Iran, la photo peine encore à être reconnue comme art. Sur les foires de Dubaï et d'Abou Dhabi, j'ai renoncé à ne montrer que de la photographie. A part pour les quelques stars internationales, les prix ont moins décollé». Et dans la foire, la majorité des oeuvres iraniennes restent en fait très accessibles. Les photojournalistes iraniens, premiers photographes à se faire connaître hors d'Iran, affichent des prix modérés. L'agence Magnum présente sur son stand des images d'Abbas : des tirages d'époque qui montrent la vie légère en Iran avant la révolution (200 2 euros), ainsi que des tirages modernes sur les événements de 200 1) 1979 euros).

Du côté de la photographie plasticienne, les prix sont tout aussi abordables. Chez Silk Road, les oeuvres de Gohar Dashti, qui montre un couple vaquant à des occupations quotidiennes alors que la guerre les cerne, sont vendues autour de 200 1 euros. Chez Assar Art, les images du jeune Mohammad Ghazali, qui photographie Téhéran en plaçant son appareil sur les statues, valent 1 500 euros. Seul Bahman Jalali, figure de la photographie iranienne, qui enseigne à l'université, a deux images qui atteignent 000 7 euros.

Calligraphie, voile, tapis...

Dans l'ensemble, les photographes iraniens se distinguent par la façon dont ils intègrent à leurs images des éléments de leur culture: la calligraphie façon Shirin Neshat, mais aussi le voile islamique (Sadegh Tirafkan chez Assan Art) ou le tapis persan (Sepehr Jalal chez Esther Woerdehoff). Le propos est souvent politique, les images parlent, indirectement, de l'enfermement de la société iranienne, de la condition des femmes... Mais de façon détournée.

Il y a «une pudeur toute iranienne», explique Anahita Ghabaian-Ettehadieh. Mais aussi le poids de la censure, qui s'est alourdie depuis l'élection de Mahmoud Ahmadinejad. La nudité est exclue, la femme doit être voilée. Toutes les galeries iraniennes soumettent les oeuvres à un comité avant de les exposer. Du coup, les artistes qui travaillent en Iran utilisent le flou, l'allégorie, l'ambiguïté. Il y a des exceptions, visibles chez des exilés qui se «lâchent». Ramin Haerizadeh, installé à Dubaï, présente à la galerie B21 d'immenses photos où il se duplique lui-même, barbu et vêtu de dentelles, se livrant à des fellations. Des images provocantes et tape-à-l'oeil, bien loin de la légendaire subtilité iranienne.